

Une enquête pour sortir les orphelins du silence

Des associations familiales (Unaf) et de conjoints survivants (Favec) viennent de lancer une vaste enquête pour mieux appréhender les besoins des orphelins en France, nombreux mais méconnus

Florence Valet (1) a perdu sa mère à l'âge de deux ans, à la suite d'un cancer du sein. Elle fait partie des quelque 500 000 orphelins que compte la France aujourd'hui, autrement dit des personnes ayant perdu au moins un de leurs parents avant l'âge de 21 ans (ceux ayant perdu leurs deux parents sont rares, 0,7 % des adultes selon la Drees). Aujourd'hui âgée de 39 ans, elle-même maman de deux enfants, Florence n'a pas encore pansé toutes ses blessures. « À la place de ma mère, il y a comme un trou noir : je ne sais pas qui elle était, ce qu'elle aimait, comment elle se comportait avec moi... » Alors elle a constitué une petite « boîte à trésors » avec des objets lui ayant appartenu, « beaucoup de lettres, des poupées rapportées d'Espagne et même... son épilateur ! », raconte la trentenaire. Cela paraît bête mais c'est un objet qu'elle a touché et qui me rapproche d'elle, d'une certaine manière. »

Pas facile, cependant, de rattraper le temps perdu, explique Florence. Des années de silence durant lesquelles personne n'a vraiment osé parler de la défunte, de peur de raviver la douleur. « Ce sont mes grands-parents qui m'ont élevée, mais ils étaient eux-mêmes très dépressifs après avoir perdu leur fille unique. J'aurais voulu qu'on parle de ma mère, qu'on me raconte des anecdotes, qu'on sorte du silence. » Un sentiment partagé par de nombreux orphelins, qui



Dans une association caritative catholique. Les orphelins pâtissent souvent des mensonges censés les protéger.

« L'enfant va se calquer sur le comportement de l'adulte. Si le parent se ferme, se mure dans le silence, l'enfant va lui aussi taire sa douleur. »

restent cependant une population mal connue et peu considérée en France, souvent fondue dans celle des familles monoparentales au sens large. Une carence d'autant plus grave que d'après la Drees, être orphelin est un « risque social qui peut modifier la destinée d'un individu » (La Croix du 1^{er} octobre 2009). C'est pourquoi l'Unaf (l'Union nationale des associations familiales) et la Favec (la première fédération de conjoints survivants) viennent de lancer une vaste enquête destinée à mieux appréhender les besoins de ces enfants et à interpeller les pouvoirs publics. Tout orphelin est invité à répondre de façon anonyme à un questionnaire fouillé, accessible via le site Internet de ces associations (2), dont les résultats seront rendus publics en janvier 2011.

« Cela fait plus de dix ans que nous travaillons sur ce sujet car

on s'est aperçu que l'entourage de l'orphelin, même en voulant bien faire, provoque parfois de gros dégâts », explique Geneviève Lobier, secrétaire générale de la Favec. Elle évoque le « poids du tabou » ou « des mensonges censés protéger l'enfant, du type : 'ton papa va revenir' ou 'il s'est endormi', qui souvent s'avèrent très perturbants ». Psychiatre, auteur de *Vivre le deuil au jour le jour* paru en 2004 chez Albin Michel (18,50 €), Christophe Fauré ne dit pas autre chose. Lorsque des veufs ou des veuves lui demandent comment s'occuper au mieux de leur enfant, il leur répond de « commencer par bien s'occuper d'eux-mêmes ». « L'enfant, poursuit le médecin, va se calquer sur le comportement de l'adulte. Si le parent se ferme, se mure dans le silence, l'enfant va lui aussi taire sa douleur. » Autre écueil : le risque que l'enfant prenne en charge le

parent en deuil. « C'est plus qu'il ne peut porter ; il va alors négliger ses propres besoins, refouler sa peine avec souvent pour conséquences des troubles du comportement, de la violence en classe, un effondrement des notes... »

Or, d'après Christophe Fauré, rares sont les personnes entourant l'orphelin à bénéficier de tels conseils. Hormis une poignée de livres

spécialisés et quelques formations dispensées au sein d'associations, il n'existe quasiment rien. C'est pourquoi il s'apprête à mettre gratuitement en ligne, dès le 1^{er} septembre, des modules vidéo (3) pour faciliter le deuil, dont certains sont consacrés au soutien de l'enfant. Il appelle aussi les pouvoirs publics à soutenir le travail des associations, qui restent selon lui les mieux placées pour intervenir.

De son côté, Florence Valet espère que l'enquête permettra de sensibiliser les enseignants, car, estime-t-elle, « il y a un gros manque à l'école, où les orphelins sont souvent isolés », de même que dans les hôpitaux, « où les enfants ne sont pas préparés au deuil, à quelques exceptions près ». La jeune femme évoque aussi l'idée « d'un guichet unique à la Caisse d'allocations familiales », où les parents survivants seraient informés de leurs

droits et accompagnés dans leurs démarches.

MARINE LAMOUREUX

(1) Auteur du livre *Renaître orphelin*, à paraître en octobre aux éditions Chronique sociale

(2) www.favec.asso.fr ou www.unaf.fr. L'enquête est financée par la fondation Ocirp

(3) www.traverserledeuil.com

LE MOT

Orphelin

De l'ancien français *orfenin* (XII^e siècle), lui-même dérivé d'*orfene*, issu du latin ecclésiastique *orphanus* (fin IV^e siècle) emprunté au grec *orphanos* (« privé de père ou de mère »). Par extension, *orphanos* signifie « privé de ». Il est dérivé du nom thématique *orphos*, lequel a de multiples correspondants (dans l'arménien *orb*, le latin *orbus*, etc.). Les étymologistes se demandent s'il n'aurait pas donné le prénom Orphée, celui-ci ayant été privé de son épouse Eurydice, note le Dictionnaire historique de la langue française (Éditions Le Robert). Par extension, on emploie aussi aujourd'hui le terme « orphelin » pour désigner les objets privés de leur propriétaire : les « maladies orphelines » sont ainsi celles dont la recherche se désintéresse.